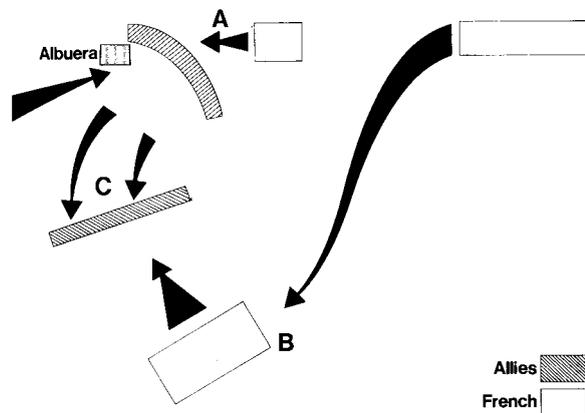


## La bataille d'Albuera, le 16 mai 1811

La bataille d'Albuera fut livrée le 16 mai 1811 ; elle opposa une force française, commandée par le maréchal Soult, duc de Dalmatie, à une force alliée comprenant des Portugais, des Espagnols et des Anglais. Les Français alignaient 18 000 hommes aguerris et bien entraînés, appuyés par 3700 cavaliers et 48 canons; les forces adverses, placées sous le commandement du maréchal William Gass Beresford, comptaient 31000 hommes médiocrement entraînés, 3700 cavaliers et 38 canons.

On effectua de part et d'autre de nombreuses marches et contremarches ; la physionomie de la bataille offre de ce fait un aspect désordonné ; en cours d'engagement, les deux adversaires effectuèrent enfin un changement de front. Les manoeuvres entraînèrent deux phases significatives, qui peuvent être aisément isolées du reste de la bataille ; elles constituent, du point de vue de l'analyse de la puissance de feu à l'époque napoléonienne, la meilleure des descriptions actuellement connues.



Lorsque les deux armées se rencontrèrent, les Français lancèrent une attaque (A) destinée à bloquer la progression de l'adversaire à la hauteur du pont et au village d'Albuera ; ils firent pivoter leurs forces principales vers le sud pour déborder l'ennemi, qui dut se déployer à nouveau (C), avant d'engager la bataille principale. Nous concentrerons, par la suite, notre attention sur les deux phases sur lesquelles nous possédons des renseignements précis. Mais auparavant, il nous faut résumer cette bataille pour être en mesure ensuite de situer les forces en présence et de nous faire une idée des intentions respectives de leurs commandants.

Le mouvement effectué par les Français pour gagner le flanc de leur adversaire, fut partiellement caché par le relief du terrain. Ignorant quelles étaient les intentions de Soult, le commandant allié ne put éviter un flottement. Surpris, cherchant à faire face à une situation nouvelle, les alliés effectuèrent tant bien que mal une série de rocares pour établir une ligne de bataille sur une crête, orientée d'ouest en est. Cette position fut occupée initialement par 4 bataillons espagnols renforcés au cours du combat par d'autres unités espagnoles. L'attaque française groupa les deux tiers du 5<sup>e</sup> corps; en tête, progressait la 1<sup>re</sup> division du général Jean-Baptiste Girard, en formation mixte (carte F). Au centre se trouvaient 4 bataillons en colonnes par deux compagnies, chaque bataillon comprenant 6 compagnies de 75 hommes. Le front de chaque compagnie était constitué par un rang de 25 hommes et celui de la colonne par deux compagnies de 50 hommes. De part et d'autre, un bataillon était déployé en ligne sur trois rangs de profondeur. Flanquant cette colonne centrale, deux bataillons progressaient de chaque côté ; sans doute étaient-ils en colonne par compagnie avec un front de 25 hommes. Cette disposition permettait à chaque unité de se former en carré en cas d'attaque de cavalerie. Le front de tir de la formation française comptait donc 3 rangs de 400 hommes chacun.

Telle fut la disposition initiale, mais la 1<sup>re</sup> division qui marchait en tête ne réussit pas à atteindre ses objectifs; la 2<sup>e</sup> division du général Honoré Gazan, qui la suivait, la rattrapa et les rangs des deux divisions se mêlèrent. Le 5<sup>e</sup> corps forma alors une masse confuse, présentant une ligne de front de 400 hommes sur 20 rangs de profondeur.

Cette force disposait d'un soutien d'artillerie de 24 canons, répartis en 3 batteries de campagne et une batterie montée. Fortescue situe toute cette artillerie sur le flanc gauche de la formation française, mais Unger la répartit de part et d'autre de la colonne, disposition plus vraisemblable, car il semble peu probable que ces pièces aient été regroupées en une seule batterie; de la sorte les artilleurs disposaient d'un meilleur soutien de l'infanterie (carte F). L'action menée par cette artillerie, avant que les deux infanteries ne soient entrées en contact, n'a pas besoin d'être décrite en détail. Il nous suffira de constater que les deux batteries françaises progressèrent jusqu'à 450 m de l'adversaire; lors de l'ultime avance de l'infanterie, les canons se trouvèrent masqués et il ne leur resta plus qu'à tirer sur les flancs de la force adverse, ce que les canons firent sans doute en continuant à avancer pour prendre une meilleure position de tir.

L'engagement de la crête débuta vraiment lorsque la ligne française ne fut plus qu'à 60 m des Espagnols ; la colonne ouvrit alors le feu, tirant sur trois rangs de 400 hommes, soit au total avec 1200 fusils. Les Espagnols tinrent bon tandis que les renforts accouraient; la brigade de tête - de la 2<sup>e</sup> division britannique - aux ordres du commandant John Colborne, fit mouvement derrière la ligne espagnole et vint se déployer en ligne sur le flanc droit allié. Cette brigade débordait le front du 5<sup>e</sup> corps français et elle put avancer pour se rabattre et engager le flanc gauche de la colonne. Pour faire face à cette menace, le bataillon formant la gauche de la colonne française fit front et l'ensemble de cette colonne ouvrit le feu, tant sur la gauche que vers l'avant.

Au cours de cette phase, les alliés disposaient des 4 pièces de 9 livres du capitaine Hawker en position sur la gauche; des 2 canons de 6 livres de la brigade de la Légion royale allemande du capitaine Cleeves, placés au centre; de 3 pièces de 6 livres et d'un obusier de 5½ pouces (14 cm) de la brigade de Cleeves qui avait pris position sur le flanc droit.

L'intervention de la brigade de Colborne sema quelque confusion dans la formation française. Pour la dégager, la cavalerie effectua alors une charge contre le flanc de la ligne anglaise. Elle était avantagée par la pluie qui tombait assez fort à ce moment. Les 3 bataillons de la brigade de Colborne situés à la droite de la formation furent pratiquement anéantis en quelques minutes et 3 des pièces de Cleeves tombèrent aux mains des Français. Le 4<sup>e</sup> bataillon de la brigade britannique eut cependant le temps de se former en carré et de repousser la charge française. La contre-attaque de la 2<sup>e</sup> division britannique s'était soldée par un échec.

On constate que les 1500 fusils de la ligne britannique se révélèrent d'une inefficacité totale. Cet engagement nous fournit un bon exemple de ce que pouvait faire la cavalerie, pour peu que les circonstances favorisent son emploi. En l'occurrence, une pluie diluvienne avait permis aux cavaliers de défilier leur approche, obtenant ainsi un effet de surprise complet. Cette charge tomba à angle droit sur la ligne anglaise, surprise et handicapée par la lenteur du tir de ses fusiliers. L'infanterie anglaise se trouva donc dans l'incapacité de se défendre contre les longues lances des Polonais, qui combattaient dans les rangs français. A Waterloo, la situation sera très différente; les préparatifs des formidables charges de la cavalerie française pourront être décelés assez longtemps à l'avance pour permettre aux unités d'infanterie anglaise de se former en carrés. Chaque fusil pourra tirer dans des conditions favorables ; en définitive, le mur de baïonnettes constituera un obstacle infranchissable. Revenons à Albuera. Le 4<sup>e</sup> bataillon de la brigade Colborne se forma en carré et repoussa l'attaque.

Une pause fut mise à profit par cette unité et par les trois bataillons de la brigade du général Daniel Houghton (les 29<sup>e</sup>, 57<sup>e</sup> et 48<sup>e</sup> Foot), ainsi que par les trois bataillons de la brigade du colonel Alexander Abercrombie (les 28<sup>e</sup>, 39<sup>e</sup> et 34<sup>e</sup> Foot) pour monter en ligne derrière la droite des Espagnols et permettre à ceux-ci de battre en retraite. Un des bataillons de la brigade Abercrombie (le 34<sup>e</sup> Foot) se trouva trop à gauche et le poids du combat reposa sur les six autres bataillons d'infanterie.

Face à une ligne anglaise de 3000 hommes au plus, on trouvait la formation française, plus massive, qui comptait 8000 hommes, alignés sur un front de 400 hommes, soit une possibilité de tir de 1200 fusils. La fusillade était dirigée contre la ligne anglaise qui se trouvait à sa portée.

La question de savoir dans quelle mesure la brigade Abercrombie prit part au combat à ce stade n'affecte pas notre raisonnement, qui tient compte du nombre de fusils tirant, ceci quelles que soient les conditions de tir.

Les alliés alignaient donc en face des Français 400 files (sur 2 hommes en profondeur) soit 800 fusils, sans compter les files des ailes de la formation susceptibles de participer au combat. De toute évidence, la quantité des fusils supplémentaires dépendait de la distance à laquelle se trouvait l'ennemi. Observons ici que l'effectif réel des tireurs était souvent supérieur à l'effectif théorique ; en effet, les ordres de tir n'étaient pas toujours respectés et certaines unités intervenaient spontanément pour apporter un soutien moral à leurs camarades, quand elles les voyaient pressés par l'adversaire. L'artillerie française avait engagé l'ensemble de la ligne alliée et les commandants des unités estimaient qu'il valait mieux assigner une mission active à leurs soldats, plutôt que de leur demander d'encaisser des coups sans répondre.

Si nous admettons une portée efficace d'une centaine de mètres, la relation existant entre la portée maxima et le nombre de files latérales susceptibles d'intervenir est représentée dans le tableau suivant. Le calcul a été établi en partant du fait qu'un espace de 55 cm sépare deux soldats en ligne et que les ailes de cette ligne débordent de part et d'autre.

On a longuement discuté sur la portée maxima du fusil de l'époque; certains disent 100 m ; d'autres spécialistes, tenant compte des dimensions offertes par une cible importante comme celle à laquelle nous avons affaire ici, vont jusqu'à 200-250 m. Nous ne trancherons pas la question, nous bornant à observer qu'en fait l'efficacité du feu diminue progressivement avec la distance, jusqu'à tomber à zéro. Nous avons vu précédemment qu'à 200 m de distance le tir d'un tireur d'élite avait une efficacité de 30%.

Nous admettrons désormais une portée maxima de 200 m, ce qui ne signifie pas pour autant que d'autres files latérales n'aient pas participé à l'engagement. Nous nous garderons d'exagérer la géométrie de notre représentation du combat; dans certaines circonstances, les unités appartenant à la formation défensive profitaient de ce qu'elles étaient placées aux ailes, et avançaient pour prendre de flanc la colonne attaquante; cette manœuvre d'enveloppement partiel devait être appliquée par la suite, au cours de ce même engagement. Compte tenu de ces données, le feu initial de l'infanterie française peut être évalué à 1200 fusils, alors que les Anglais opposaient 800 fusils placés directement en face de la colonne et 1300 fusils (des 650 files latérales réparties sur deux rangs), soit un total de 2100 fusils.

<b>Portée maximale</b>	<b>Nombre de files latérales actives</b>
100 m	330
150 m	480
200 m	650
250 m	800

Comme on le verra sur la carte F, les 12 pièces de l'artillerie française occupaient des positions favorables et pouvaient tirer sur les deux ailes de la formation britannique, mais leurs feux ne pouvaient être concentrés sur le front principal de l'engagement parce que ces canons étaient constamment masqués par leur propre infanterie. Oman fait état des pertes infligées à l'infanterie anglaise par les canons français chargés vraisemblablement de boîtes à mitraille dont la portée était supérieure à celle des projectiles anglais.

La carte G donne la position des pièces anglaises; les 4 pièces de 9 livres de la brigade Hawker pouvaient évidemment tirer avec profit sur le flanc droit de la colonne française et la prendre en enfilade; en revanche, les 2 canons de la brigade Cleeves, qui étaient au centre de la ligne, ne pouvaient participer au tir que par intermittence.

Les autres pièces de Cleeves, en position sur le flanc droit, avaient été étrillées par la cavalerie française ; un obusier avait été capturé par les Français. Il est donc vraisemblable que ces pièces aient pu être remises en batterie pour participer à cette phase de l'action. Les Anglais ne pouvaient donc guère compter que sur le soutien de 7 pièces et ce furent sans doute leurs 4 canons de 9 livres qui supportèrent tout le poids de cette partie de l'engagement.

Revenons à l'infanterie et à l'affrontement des 1200 fusils de la colonne française et des 2100 fusils de la ligne anglaise. Bientôt, les deux lignes se trouvèrent mêlées l'une à l'autre, perdues dans les nappes de fumée de leurs propres salves et gênées par les blessés et les mourants. L'infanterie anglaise se mit alors à pousser lentement de l'avant, infligeant aux Français une perte de l'ordre de 3000 hommes environ, alors qu'elle en perdait elle-même 1500. Malgré un certain flottement dû à la mêlée, les Français réussirent à maintenir en bon ordre la ligne de feu de la colonne. Les Anglais de leur côté ne pouvaient remplacer ceux des leurs qui tombaient. Vers la fin du combat, la force britannique ne compta plus que 600 fusils en état de tirer; aussi peut-on admettre que la moyenne du nombre des fusils ayant tué au cours de cet engagement fut de 1350 pour les Anglais. Cette puissance de feu, appuyée par 4 pièces au minimum, 7 au maximum, permit d'infliger aux Français des pertes de 3000 hommes, alors qu'un nombre équivalent de fusils français, appuyés par le tir de 24 pièces, ne provoqua dans les rangs anglais que des pertes deux fois moindres. On peut donc en déduire que, dans l'ensemble, l'efficacité des armes anglaises fut nettement supérieure à celle des armes françaises.

Tel se présente le bilan établi sur la base de l'un des seuls documents qui nous permette de le faire. Fortescue et Oman affirment l'un et l'autre que, dans les rangs français, sur 3000 hommes touchés, un millier le furent par les canons et 2000 par la mousqueterie. Ces ordres de grandeur nous serviront d'hypothèse de travail.

L'artillerie britannique comptait au maximum 7 pièces et, si elle réussit à mettre hors de combat un millier d'hommes, on peut en déduire que chaque canon neutralisa 140 hommes.

Le nombre des pièces ayant pris part au combat d'une manière suivie fut certainement inférieur à 7 ; le poids de l'action reposa surtout sur les 9 livres. Dans ces conditions, le taux des pertes provoquées pourrait s'élever à 200 par canon de 9 livres.

Au total, les 7 pièces n'auraient pu tirer plus de 1000 coups, c'est-à-dire la totalité de leur approvisionnement; ce feu aurait mis un ennemi hors de combat par coup de canon, mais il aurait duré 60 et 90 minutes. Or, l'engagement ne dépassa pas 45 minutes et la fumée provoqua des interruptions de tir. Il est plus vraisemblable de penser que la moitié de l'approvisionnement fut consommée et que 500 coups furent tirés ; le taux de pertes adverses s'élèverait à 2 tués ou blessés par coup de canon. Dans les circonstances que nous avons décrites, un projectile pouvait mettre hors de combat 3 ou 4 combattants; par conséquent l'efficacité des coups de canon pouvait atteindre 50 à 60%.

Cependant, l'action fut surtout menée par les 9 livres, ce qui implique un moins grand nombre de coups de canon, soit pour chacune de ces pièces, un taux plus élevé de pertes provoquées par chaque projectile. Ces chiffres peuvent être rapprochés des estimations théoriques données au chapitre II. L'approvisionnement d'une pièce de 9 livres ne comportait que 8 grosses et 8 petites boîtes à mitraille ; le tir fut donc principalement effectué avec des boulets. A une distance de 300 m et contre un ennemi déployé en ligne, les évaluations théoriques donnent un taux de 70% de coups au but. En admettant une certaine marge pour tenir compte des conditions du combat, ce pourcentage peut être ramené à 50 ou 60%. Compte tenu de la faible distance de tir et de la vulnérabilité de la formation française, les chiffres avancés par les Britanniques, en ce qui concerne les résultats de leur artillerie, peuvent donc être considérés comme raisonnables. On constatera, non sans surprise, que si le tir de la puissante batterie anglaise fut aussi efficace qu'il semble, l'artillerie française n'a pas cherché à le neutraliser; ses pertes légères prouvent qu'elle ne fut jamais prise pour cible. Rappelons, toutefois, qu'au cours des campagnes en Espagne, il n'était pas dans les habitudes de l'un ou de l'autre camp de procéder à des tirs de contrebatterie sur une large échelle, en raison des résultats médiocres. Les positions occupées par l'artillerie ne constituaient pas des cibles très vulnérables et on estimait généralement que leur tir pouvait être plus profitable s'il était dirigé contre les formations ennemies; elles étaient donc employées à l'appui direct des troupes. En outre, il n'existait à l'époque aucun système de transmission, qui aurait permis à une formation prise sous le feu des pièces adverses d'alerter ses artilleurs, pour qu'ils répondent par des tirs de neutralisation. Pour en revenir aux armes légères, les 1350 fusils anglais mirent hors de combat 2000 Français, soit un taux de 1,5 par fusil tirant à 180 m ou moins. Si l'on faisait entrer en ligne de compte le tir des fusils à une plus grande distance, ce taux se trouverait évidemment réduit.

On sait qu'au cours de cet engagement, certains bataillons britanniques dépensèrent la totalité de leurs munitions, ce qui constitue un cas assez rare. En admettant que chaque homme ait tiré 50 coups, il faut en déduire que 2% seulement des salves ordonnées furent efficaces.

Il nous est plus difficile d'évaluer les effets du tir de l'infanterie française, car nous ne possédons aucune donnée sur la proportion des feux tirés par l'infanterie et l'artillerie. Les 3000 Anglais qui défendaient la crête perdirent 1500 hommes qui tombèrent sous les obus des 24 canons français et les balles de l'infanterie française, forte de 1200 armes.

Certes, les canons français avaient devant eux des objectifs moins aisés à atteindre, mais on peut tout de même admettre qu'ils causèrent des pertes dans les rangs alliés. Comment ne pas croire que ces 24 pièces françaises n'ont pas réussi à mettre hors de combat au moins 300 ou 400 Britanniques ? Si tel fut le cas, on ne saurait dire que le fusil français se montra supérieur au fusil britannique, le taux des pertes qu'il provoqua étant inférieur à 1 par fusil. Les salves françaises ne furent donc efficaces que dans la proportion de 1,3%. On ne saurait trop souligner l'endurance, la discipline et le sens du sacrifice qui permirent à 4 des 6 bataillons anglais de remporter la victoire malgré des pertes s'élevant à 60%. La qualité des armes anglaises ressort nettement de tout ceci. Nous voyons qu'elle permit à des troupes britanniques inférieures en nombre dans une proportion de 2 contre 5 de remporter la victoire. Après cette hécatombe, la bataille connut une pause.

La phase suivante de l'engagement peut être considérée comme indépendante de la précédente. Sous le commandement du général Werlé, une brigade fraîche de 9 bataillons d'infanterie s'élança à l'assaut des positions occupées par la brigade - à 3 bataillons - des fusiliers britanniques, renforcée d'ailleurs par 3000 Portugais.

La brigade de fusiliers appartenant à la 4<sup>e</sup> division britannique avait progressé sur la droite; elle se trouvait en échelon refusé par rapport à la 2<sup>e</sup> division. Le commandant de la brigade britannique n'avait pas reçu d'ordres particuliers; lorsqu'il constata, à travers les fumées du champ de bataille, qu'une brigade française (celle de Werlé) faisait mouvement en avant, il prit sur lui de lancer une contre-attaque. A cet instant précis, la cavalerie française chargea pour attaquer le flanc droit de la formation alliée mais, cette fois, l'effet de surprise ne joua pas, car l'infanterie portugaise avait eu le temps de se former en carré. Les salves de ces soldats bien disciplinés repoussèrent les assaillants, qui refluèrent en désordre. Le général Werlé fut au nombre des tués. Comme on peut le voir sur la carte H, les 3 bataillons de fusiliers anglais avaient adopté une formation en ligne: 900 hommes sur un front de 600 m. Les Portugais protégeaient les flancs et ne participèrent pas à cette phase du combat. La brigade Werlé était forte de 5400 hommes et elle s'était déployée en 3 colonnes composées chacune de trois bataillons, marchant en file par doubles compagnies. Ces neuf bataillons étaient à plein effectif. Le front de chaque colonne était composé de 60 files, soit une puissance de feu de 180 fusils. La force française avait donc une puissance de feu de 540 fusils contre les 1900 des Anglais.

Cet engagement nous fournit un exemple typique de la supériorité que peut offrir la ligne sur la colonne, du moins en ce qui concerne la puissance du feu.

Déployé de manière à pouvoir mettre en œuvre le maximum de ses moyens, chaque bataillon britannique pouvait engager une des colonnes françaises; ses 250 files se trouvaient en bonne position de tir; la ligne britannique disposait d'une puissance de feu quatre fois supérieure. De son côté, la colonne française agissait par le choc et remplaçait au fur et à mesure les vides de ses premiers rangs. Albuera a la réputation d'une bataille sanglante; dans la mêlée qui suivit, les Anglais perdirent 1045 hommes (50% de leur effectif) et les Français 1800; l'effectif des Français était inférieur à celui de l'adversaire dans une proportion de 1 contre 2.

Postées sur le flanc droit des fusiliers anglais, les pièces de 6 livres de la Légion royale allemande, commandée par le capitaine Sympher fournissaient un appui direct à l'infanterie britannique. On prétend que la brigade Cleaves en fit autant à partir de la gauche, mais on ignore dans quelle mesure les deux divisions avaient pu se rétablir après la charge de la cavalerie française. Le groupement d'artillerie à cheval, commandé par le capitaine Lefébure, entra aussi en action à l'extrême droite. L'artillerie disposait donc de 8 pièces, sans compter 7 ou 8 canons qui prirent peut-être part à l'action.

De leur côté, les Français alignaient 12 pièces, qui avaient déjà appuyé l'action du 5<sup>e</sup> corps. Nous ne possédons pas de statistiques distinctes permettant d'établir les pertes dues aux feux respectifs. Nous devons donc nous contenter de les évaluer. Les Britanniques perdirent 1045 hommes, et une partie de ces pertes fut sans doute provoquée par l'artillerie française, lorsque les fusiliers britanniques s'élancèrent pour exploiter la déroute de la brigade Werlé. D'autre part il semble que 700 ou 800 hommes furent blessés ou tués par les balles de l'infanterie française. Le taux des pertes anglaises s'établirait donc à un peu plus d'un homme par fusil français. De leur côté, les Français perdirent 1800 hommes (2000 selon certains auteurs). Rappelons que les pièces britanniques intervinrent dans cette phase et que les pièces de Sympher ne manquèrent pas de causer de gros dégâts en prenant le flanc gauche de la colonne Werlé sous leur feu. En ce qui concerne les armes d'infanterie, nous pouvons évaluer à 1900 le nombre des fusils engagés au début du combat, chiffre qui se trouva réduit à 900 armes à la fin de l'engagement.

Avec une moyenne de 1500 fusils et des pertes de 200 à 300 hommes infligées par l'artillerie française, il semble que le taux d'efficacité du tir anglais puisse se situer aux environs de 1 par fusil.

Nous savons, car cette fois les documents l'indiquent, que l'engagement dura 20 minutes et se déroula le plus souvent à une distance de 30 m ou 40 m. En ce laps de temps, un soldat uniquement occupé à charger et à faire feu, avait pu tirer, au maximum, 40 coups. En tenant compte de la visibilité médiocre et de la mêlée, il semble logique de ramener ce chiffre à 20. Les Français ont pu tirer 10 800 coups et mettre 600 hommes hors de combat, alors que les Anglais en avaient tiré 30 000 pour toucher 1700 Français. La proportion des touchés se monterait donc à 5,5% dans un camp comme dans l'autre.

On observe ici que le tir français et le tir anglais avaient un taux d'efficacité semblable. Un fait est patent: au cours de cet engagement, qui fut particulièrement acharné, on tira beaucoup plus et l'on tua davantage que ce n'était le cas dans les combats ordinaires. De part et d'autre on avait affaire à des troupes d'élite, qui se battirent brillamment et firent preuve d'une discipline absolue. Ces magnifiques troupes restèrent en ligne malgré des pertes considérables jusqu'au moment où ceux qui avaient éprouvé la plus forte hémorragie durent céder le terrain.

Si l'on compare les deux phases de la bataille, on voit que l'efficacité du feu d'infanterie diffère fortement de l'une à l'autre. Le phénomène est assez curieux pour mériter une explication.

Nous observons tout d'abord que la seconde affaire fut relativement simple et que les fusiliers britanniques mirent les Français en déroute en une vingtaine de minutes alors que la bataille de la Crête avait duré deux fois plus longtemps.

Quoique fatigués, les fusiliers tirèrent avec efficacité pendant cette vingtaine de minutes, alors qu'on peut présumer que sur la crête le tir perdit de sa précision vers la fin de l'engagement. En effet, les officiers et les sous-officiers avaient été décimés et la rigueur des ordres de tir s'en était certainement ressentie. Un élément plus significatif et qui conduit à des observations très précieuses pour l'étude des cas suivants réside dans la disparité entre le nombre des fusils alignés de part et d'autre; cette disparité fut accentuée par leur position sur le terrain. Au cours de cette action, tous les fusils britanniques se trouvaient à moins de 90 m des colonnes françaises qu'elles enveloppaient; rappelons d'ailleurs que, dans l'étude quantitative de la bataille de la Crête, il a été tenu compte du tir des fusils qui occupaient des positions latérales et dont la distance de tir ne dépassait pas 180 m. Quelle que soit la limite que l'on fixe à l'efficacité théorique, il est certain qu'entre 90 m et 180 m l'efficacité réelle tombe très nettement. Les calculs que nous avons avancés font donc entrer en ligne de compte un certain nombre de fusils, dont le tir n'avait pas un rendement maximum.

En tenant compte du fait que, sur la crête, plusieurs tireurs ne pouvaient bénéficier d'une efficacité maxima, nous pouvons refaire nos calculs en ne nous intéressant qu'aux fusils qui se trouvaient à moins de 100 m. Au point de départ, 1460 fusils étaient dans ce cas et l'on peut estimer qu'en moyenne 1000 fusils furent opérationnels durant cet engagement. Ceci nous donnerait un taux de pertes chez l'adversaire de 2 par fusil engagé et une efficacité de tir de 4%. Ces chiffres seraient plus proches de ceux que nous avons déterminés pour l'engagement des 3 bataillons de fusiliers britanniques, incitant à penser que, par rapport au tir français, l'efficacité du tir britannique était plus nette que nous ne l'avions laissé entendre.

## **Résumé**

Nous avons choisi d'étudier ces deux phases de la bataille d'Albuera parce qu'elles offrent une image assez nette. Nous y voyons qu'au temps des campagnes de la péninsule, on se battait encore de fort près. On ne recourait guère aux préparations ni aux attaques menées de loin. Les deux formations avançaient jusqu'à se trouver à portée de fusil et

déclenchaient le tir immédiatement; dans ces conditions, les artilleurs ne pouvaient guère qu'apporter l'appui d'un tir à faible distance.

## **Les performances de l'artillerie**

Les pièces, nous l'avons vu, avaient été considérablement perfectionnées depuis le milieu du siècle précédent. Grâce à une cadence de tir plus rapide, une plus grande précision du pointage, un plus grand nombre de coups à la minute, le tir était donc trois ou quatre fois plus rapide qu'au temps de Marlborough. D'autre part, les pièces pouvaient assurer un appui de feu continu de l'ordre de deux heures, sans avoir à réapprovisionner leurs fourgons. Les archives de la bataille d'Albuera attestent ce progrès. Cependant, le tir des armes, en particulier celui des canons de campagne, dépendait toujours en bonne partie de la possibilité de bien voir la cible.

Dans ces conditions, nous ne nous étonnerons pas d'observer une certaine différence entre les résultats d'ensemble obtenus par toute l'artillerie d'une armée, et ceux de batteries ayant occupé des positions de tir particulièrement bien placées. Nous ferons donc une distinction entre l'efficacité de ces dernières pièces et la moyenne des résultats.

Nous avons relevé que la ligne britannique était moins vulnérable au tir de l'artillerie que les grosses formations françaises. Cette différence de vulnérabilité ressort des chiffres que nous avons donnés ci-dessus. Il semble possible de dégager une valeur d'usage en disant que l'artillerie d'appui, intervenant d'une façon continue pendant une phase importante de la bataille, pouvait mettre environ 100 soldats ennemis hors de combat par pièce, ceci dans la mesure où ses positions étaient habilement choisies. Cette estimation correspondrait à des pertes dans les rangs ennemis de 1 à 2 hommes par coup tiré; comme chaque coup au but pouvait mettre plusieurs hommes hors de combat, on peut en déduire que 60% des projectiles tirés étaient des touchés. Il faut néanmoins se souvenir que le rôle de l'artillerie était plus aisé en défensive. Ainsi, lorsqu'une batterie se trouvait bien placée (ce fut le cas de celle de Hawker à Albuera), les pertes infligées à l'ennemi furent nettement supérieures à 100 touchés par pièce.

## **Les performances des fusils**

Nous avons vu que la ligne britannique était plus vulnérable au tir prolongé des fusils français que la colonne française parce que les pertes ne pouvaient pas y être aussi facilement remplacées. Dans la colonne française, les hommes des derniers rangs montaient au premier rang, protégés dans une certaine mesure par le rempart formé par les fusiliers qui étaient encore debout et par les cadavres qui s'amoncelaient. Appartenant à la nation ayant la plus forte démographie d'Europe occidentale, les Français tirèrent parti de leur supériorité numérique. Au feu de l'adversaire, ils opposaient le choc de la masse; la colonne était un véritable bélier. De son côté, la ligne britannique se rétrécissait peu à peu sous le feu. Il est intéressant d'étudier comment les Britanniques, numériquement inférieurs à leur adversaire, ont pu remporter une victoire contre le 5<sup>e</sup> corps français. Sans vouloir minimiser la part essentielle qu'a pu jouer la belle discipline des Britanniques, nous nous occuperons avant tout du feu. Dans la phase initiale, les Britanniques pouvaient utiliser un plus grand nombre de fusils. Cette supériorité de leur puissance de feu ralentit l'élan de la colonne française; les assaillants, sans pour autant se trouver réduits à la défensive, ne disposaient plus de toute leur puissance offensive. En outre, nous l'avons vu, l'efficacité du tir anglais était supérieure à celle du tir français. Il semble que la mousqueterie britannique, meilleure que celle de son adversaire et appuyée par une artillerie plus efficace, ait petit à petit usé la formation française, pour remporter

la victoire « aux points ». En ce qui concerne la phase de la bataille qui opposa les fusiliers britanniques à la colonne Werlé, nous l'avons vu, il n'y a aucune raison d'admettre que le feu de l'infanterie de l'un des camps se soit montré plus efficace que l'autre. Les pertes de l'infanterie française furent plus grandes que celles de l'infanterie anglaise, parce que les Britanniques alignaient davantage de fusils, dans de bonnes conditions de tir. Des chiffres cités plus haut, on peut déduire que l'efficacité du fusil, opérant à 90 m au plus, était d'environ 5,5% des coups tirés sur ordre. Si l'on fait entrer en ligne de compte ceux qui se trouvaient à une distance de la cible comprise entre 90 et 180 m, ce taux tombait à 2% ou à 2,5%. Ces chiffres ne contredisent pas ceux dont nous avons fait état à propos des salves tirées à 30 pas, car ceux-ci se rapportent à l'ensemble des coups de fusil tirés au cours d'une phase d'une vingtaine de minutes sur un champ de bataille envahi par la fumée, où la visibilité réduite diminuait leur rendement.

### **Formations de l'infanterie et puissance de feu**

On ne saurait prétendre que la ligne était toujours supérieure à la colonne. Il faut établir pour chaque cas particulier le nombre exact des armes. Voici les chiffres relatifs à la bataille d'Albuera ; ils parlent d'eux-mêmes :

	<b>Effectif total de l'infanterie</b>	<b>Fusils en action</b>	<b>Remarques</b>
<b>1<sup>re</sup> attaque française</b>	8000	1200	Puissance constante par remplacement des pertes
<b>Alliée</b>	3000	2100 - 600	Puissance réduite par les pertes dans une proportion plus importante que la colonne
<b>2<sup>e</sup> attaque française</b>	5400	540	Puissance constante
<b>Alliée</b>	1900	1900 - 900	Puissance amoindrie

Il n'a pas été tenu compte des pertes respectives qui avaient pu être infligées par le fusil à canon rayé et par la baïonnette. Nous ne pouvons pas le faire car il n'existe à ce sujet aucune statistique sûre. Nous avons donc évité de citer des chiffres qui n'auraient été que des conjectures. D'autre part - et le fait est plus important - les pertes (tués ou blessés) provoquées par ces armes sont inférieures à celles infligées par des fusils ordinaires ou des pièces d'artillerie. Certes, les éclaireurs et voltigeurs faisaient subir à l'ennemi quelques pertes sérieuses, en tombant à revers sur la ligne de défense, ou lorsqu'ils partaient à la poursuite de l'adversaire, mais leur action demeurait limitée. La baïonnette n'était, guère employée que pour talonner un adversaire en déroute.

Pour tenir compte de ces deux armes, il suffit donc de réduire légèrement les chiffres généraux.

« Puissance de feu, l'efficacité des armes sur le champ de bataille de 1630 à 1850 » par le Major Général B. P. Hughes